

ART. 15.

Il est dressé chaque année un inventaire du mobilier, outils, ustensiles, etc.

ART. 16.

Il est formellement interdit au jardinier et à ses aides, de disposer d'aucunes plantes, graines, fleurs, fruits, greffes, boutures, etc.; la distribution n'en a lieu que par autorisation du Comité et sur demandes écrites qui lui sont adressées par les membres de la Société.

Il est tenu un état des distributions faites; cet état est communiqué trimestriellement au Conseil d'administration.

MÉMOIRES ET COMMUNICATIONS.

LE JARDIN FRUITIER DU MUSÉUM

OU MONOGRAPHIE DES ARBRES FRUITIERS CULTIVÉS DANS CET ÉTABLISSEMENT. — EXAMEN CRITIQUE DE LA DOCTRINE DE VAN MONS.

par M. J. DECAISNE.

La plupart des livres d'arboriculture fruitière qui s'impriment depuis une trentaine d'années, acceptent l'autorité de Van Mons, célèbrent à l'envi les travaux et les découvertes du pomiculteur belge, lui font honneur de succès qui ne lui appartiennent pas et lui attribuent des idées qu'il n'a jamais émises. Une fois formé dans l'esprit d'adeptes passionnés, l'engouement s'est continué parmi les auteurs de Pomologie, et si quelques-uns de ses admirateurs sur parole ont pris la peine de lire les ouvrages de celui qu'ils considéraient comme leur maître, on peut affirmer qu'ils ne les ont pas compris. Il semble que l'enthousiasme ait grandi en raison de l'ignorance et de la crédulité des disciples, et c'est ainsi que s'est élevée une réputation dont on ne rechercherait pas l'origine, si elle était moins bruyante, qu'on accepterait sans hésiter, si elle était plus modeste.

L'éclat de cette renommée appelle l'examen. Puisque la doctrine de Van Mons domine aujourd'hui dans l'école, puisqu'elle y règne

presque sans partage, on ne s'étonnera pas si je cherche à en apprécier la valeur, et si, à cet égard, j'exprime franchement mon opinion. Cet examen va me fournir l'occasion de préciser l'état actuel de nos connaissances théoriques et pratiques dans une des branches les plus importantes de l'art cultural, et d'exposer en même temps ma manière de comprendre le même sujet.

Je sais tout ce que cette critique a d'audacieux et combien il est pénible d'avoir à discuter une réputation acquise; mais l'intérêt de la vérité et de la science ne saurait compter avec les difficultés ni avec les susceptibilités individuelles. Il faut reconnaître aussi que l'influence usurpée de Van Mons est bien plus le fait de ses successeurs que le sien propre; c'est contre une doctrine exagérée que je réagis, et non contre l'auteur dont j'estime l'activité, le zèle, la persévérance. En repoussant sa théorie, je respecte son esprit inventif; je condamne les erreurs, mais je rends justice au chercheur infatigable. D'ailleurs, le préjugé, quelque invétéré qu'il soit, finit par tomber sous les coups de la logique, et il suffit souvent d'y porter la main pour en déterminer la chute. J'ose croire que ceux qui entreprendront, après moi, la lecture de l'ouvrage de Van Mons sur les arbres fruitiers, partageront mon sentiment. Ils reconnaîtront que ce livre, plus bizarre encore par le fonds que par la forme, est un tissu d'idées décousues, souvent contradictoires, presque toujours fort obscures et rendues parfois inintelligibles par l'étrangeté du langage. J'en donne pour preuve le passage suivant que je prends au hasard dans le tome II, p. 362 :

« L'étalon pour description, moins celui par comparaison, dans
« le triage d'angure, en agissant rigoureusement, ne pourrait être
« replanté et encore bien moins être taillé. Je ne dois plus rappeler
« que c'est du Poirier que je veux parler. Cette espèce renferme
« en elle toute la science, de la pomonomie fait l'essence. Elle seule
« avec succès peut être étudiée, dans sa marche observée, vaut la
« peine d'être examinée, essayée, mérité, pour sa perfectibilité en
« forme et en bonté, d'être comparée, à d'autres rapportée, sa figure
« en ses caractères tracée, ses qualités relatées. »

Au point de vue de la pratique, il n'y a rien ou presque rien à

tirer de l'ouvrage de Van Mons (1); aussi me garderais-je de le recommander à ceux qui veulent acquérir des notions claires et exactes en fait d'arboriculture fruitière; la lecture d'un pareil livre serait plus propre à fausser leur jugement qu'à leur apprendre à observer et à réfléchir. Quant aux personnes qui désireront connaître les principes sur lesquels Van Mons a basé sa théorie, elles les trouveront exposés dans un mémoire publié en 1819 dans le vol. II des Annales générales des sciences physiques, et que je reproduis textuellement (*voyez* p. 229).

Réduite à sa plus simple expression, la doctrine de Van Mons peut se résumer dans les trois propositions suivantes :

1° Les variétés d'arbres fruitiers, créées par la culture, dégénèrent avec le temps; après avoir joui de la plénitude de leur vitalité pendant un certain nombre d'années, elles s'affaiblissent graduellement par les progrès de l'âge et finissent par disparaître, d'où résulte la nécessité de les renouveler sans cesse par semis;

2° Les variétés cultivées, même les plus anciennes, les meilleures et les mieux caractérisées, ne se reproduisent pas par le semis de leurs pépins; au contraire, les arbres qui en sortent, par première génération, ne diffèrent pas ou diffèrent à peine du type sauvage de l'espèce tel qu'il a été découvert pour la première fois dans les bois;

3° Les pépins de mauvais fruits provenus directement de bonnes variétés, donnent à leur tour naissance à des variétés nouvelles déjà sensiblement différentes du type sauvage, et par conséquent améliorées, qualités qui se prononceront de plus en plus, de génération en génération, au point qu'à la cinquième ou à la sixième, presque tous les arbres obtenus de semis pourront être considérés comme des variétés recommandables.

Aussi, dans l'opinion de Van Mons, la variabilité d'un type croît avec le nombre des générations qui se succèdent, et il vient un moment où la fixité du type étant ébranlée, les variations se produisent pour ainsi dire à l'infini et dans les limites de formes qu'on ne

(1) *Arbres fruitiers*. Leur culture en Belgique et leur propagation par la graine, ou pomonomie belge, expérimentale et raisonnée, etc. 2 vol. in-12. Louvain, 1835.

saurait assigner. Cette idée, longtemps professée par Poiteau, compte encore aujourd'hui des partisans; elle a été reproduite par M. H. Lecoq dans son *Traité de l'hybridation*, et par M. L. Vilmoren (1). Cette hypothèse soulève d'abord une objection capitale, c'est que des milliers de plantes annuelles semées et ressemées depuis la plus haute antiquité, sont encore aujourd'hui, après un nombre immense de générations, ce qu'elles étaient dans le principe. Ce qui est vrai, c'est qu'un petit nombre d'espèces varient avec une grande facilité, pour peu que les conditions où on les sème diffèrent de celles où elles se trouvaient originairement. Nos arbres fruitiers sont dans ce cas, ils ont varié dès l'origine, ils varient encore aujourd'hui par le fait des semis, mais certainement d'après d'autres lois que celles qu'a supposées Van Mons. Ce qui surtout me paraît absolument faux dans sa théorie, c'est la production des variétés les plus disparates, les unes par les autres, par exemple, celle d'une *Verte longue* ou d'un *Blanquet* par les pépins d'une Bergamote (2), ou encore celle de la Pomme-cerise (*Malus hybrida, spectabilis*) par les pépins de la Pomme ordinaire. Aucun fait n'autorise à admettre une pareille transformation de races ou d'espèces; Van Mons lui-même, tout prévenu qu'il était, n'en cite aucun. Son hypothèse est non seulement gratuite et sans fondement, elle a encore contre elle toutes les analogies, et, par conséquent, elle ne peut se défendre.

Du reste le vague, l'obscur, le faux, le décousu des idées de Van Mons se liait intimement au désordre qui régnait dans ses pépinières et dans ses catalogues. Il puisait partout sans critique et sans examen. « Mon jardinier Meurice et moi, dit-il, nous faisons des excursions aux villages environnants et dans les villes plus ou moins voisines de Bruxelles avec l'espoir d'y rencontrer des sauvages de belle apparence, dont nous fesions l'acquisition; et quand on refusait de vendre, nous en cueillions des greffes et, quand nous ne pouvions obtenir ni l'un ni l'autre, enlever à l'ina-perçu une greffe aurait été faire un larcin; nous trouvions moins ignoble de voler l'arbre et nous faisons le vol. L'un aurait été un acte qu'on

(1) *Revue horticole*, 1852, p. 22.

(2) Van Mons, *L. c.*, vol. I, p. 489.

pouvait cacher, l'autre devait devenir apparent... Pour le prix de l'arbre, nous nous mettions ensuite à la discrétion du propriétaire. Le Rousselet, *arbre volé*, a été obtenu de pareil arbre. Son aspect était des plus beaux et le propriétaire nous disait qu'un autre sauvageon, dont le fruit était excellent, en avait fourni le pépin (1). »

Van Mons recevait de toutes les parties de l'Europe des greffes et des fruits, pour lesquels il ne tenait aucun compte du lieu de provenance ni des diversités de climat. Il semait par milliers des pépins dont il ignorait l'espèce, et, ce qu'il y a de plus incroyable, il n'enregistrait jamais, au moins d'une manière constante et méthodique, les résultats de ses semis. Ce n'est pas à lui seul, au surplus, qu'on peut faire ce grave reproche; plusieurs horticulteurs belges, entre autres Esperen, presque aussi célèbre que Van Mons, ont laissé s'introduire dans leurs pépinières une confusion égale; aussi n'y a-t-il presque aucune des variétés sorties de leurs établissements, et supposées nouvelles, dont on puisse indiquer l'origine avec quelque certitude (2).

Ni les longues expériences de Van Mons, ni celles des pomiculteurs qui ont marché sur ses traces, ne nous fournissent le moyen de résoudre ces questions toujours pendantes devant la Science. Les différentes formes de Poires, et je parle ici des plus tranchées, celles par exemple des Bergamotes maliformes, des Bons-Chrétiens cydoniformes, des Calebasses, etc., se rattachent-elles, comme on l'a prétendu naguère, à des types spécifiques primitivement distincts, ou bien sont-elles de simples variétés créées, soit par la nature, soit par

(1) L. c., vol. 1, p. 481.

(2) J'ai reçu, à la date du 21 septembre 1854, la déclaration formelle de M^{me} V^e Esperen, que son mari, le major Esperen, n'avait jamais tenu note de ses semis: il conservait les pépins des bons fruits qui paraissent sur sa table et les semait *pêle-mêle*. A l'époque de la maturité des fruits ainsi obtenus, MM. Esperen, Van Mons, Beeckmann, de Bavay, etc., se réunissaient et nommaient les nouveaux gains. C'est ainsi qu'ont été obtenus: *Soldat laboureur*, *Poire Seigneur*, *Joséphine de Malines*, *Bergamote Esperen*, *Fondante de Malines*, *Amanlis Esperen*, *Beurré Bretonneau*, la *Prune d'or*, etc.

« La propriété de M^{me} V^e Esperen renferme encore actuellement des milliers d'arbres fruitiers qui fructifient pour la première fois, et que viennent acheter les jardiniers français, anglais et surtout américains. »

Comment concilier cette déclaration avec ce qu'ont écrit Van Mons, etc. ?

l'art ? Les Poiriers à pétales largement arrondis et ondulés (*Eparagne*, etc.) peuvent-ils être réunis spécifiquement à ceux où ces organes sont planes et ellipsoïdes ou ovales (*Saint-Germain*) ? Chacun de ces types a-t-il donné naissance à des séries parallèles de variétés ? Enfin les variétés anciennes dégénèrent-elles et périssent-elles, comme Van Mons, Puvis et d'autres arboriculteurs l'ont affirmé ? C'est en vain qu'on chercherait dans leurs écrits la réponse à ces questions, tout aussi obscures aujourd'hui que jamais.

Quant au problème de la dégénérescence graduelle des variétés, il me paraît que Van Mons a pris un fait particulier pour un fait général, et qu'il eût évité de commettre cette erreur si, d'une part, il eût songé à tenir compte des influences que le climat exerce à la longue sur les végétaux, et si, d'autre part, il eût enregistré avec exactitude les lieux de provenance des nombreuses variétés qu'il cultivait. Or, la Belgique, par sa situation déjà septentrionale, par son voisinage de l'Océan, par son climat humide et froid, conséquence naturelle de cette double influence, la Belgique, disons-nous, ne saurait cultiver avec un égal succès toutes les variétés de Poiriers aujourd'hui connues en Europe, particulièrement celles qui trouvent dans les régions méridionales un climat incomparablement plus chaud et plus sec ; à plus forte raison n'est-elle pas propice à la culture de celles qui, dans une antiquité plus ou moins reculée, ont été importées de l'Orient. A cette première cause d'altération il faut ajouter l'action du sol et peut-être aussi le mode de culture.

Si maintenant on veut se rappeler que les Flandres, soumises du *xiii^e* au *xviii^e* siècle successivement à la domination de la France, de l'Espagne et de l'Autriche, ont été un des pays où les couvents se sont le plus multipliés, et que, selon une ancienne habitude, les religieux y ont rassemblé des arbres fruitiers qu'ils tiraient de toutes les parties de l'Europe, on ne s'étonnera pas que certaines de ces variétés s'y soient graduellement améliorées ou affaiblies sous l'influence d'un climat favorable ou contraire. Ajoutons, en outre, que le Poirier n'est jamais entré dans la grande culture de la Belgique, qu'on ne le rencontre pas sauvage dans les bois, et que les pépiniéristes ont dû, pour multiplier leurs sujets, recourir aux pépins des fruits à couteau, et non, comme en France, à ceux des fruits acerbes destinés à la fabrication du cidre. Pour trancher la question dans le

sens de Van Mons, il aurait fallu s'assurer que ces variétés ont subi sur leur sol natal les altérations dont elles sont atteintes dans leur pays adoptif, ce qui ne semble pas être, puisqu'elles n'ont été signalées jusqu'ici que dans les pays septentrionaux. Dans mon opinion, ce sont les annonces pompheuses des jardiniers qui ont fait abandonner nos anciennes variétés pour les nouvelles. On s'est laissé induire en erreur par des caractères de peu d'importance, souvent par le volume. De ce qu'un fruit est petit, doit-on conclure qu'il ait dégénéré? La poire *Muscat-Robert*, le *Sept-en-gueule*, l'*Amiré-Joan-net*, etc., ont-ils jamais été autres qu'ils ne sont? Certainement non; et, parmi nos espèces cultivées, on regarde assez souvent une race naine comme une race perfectionnée.

Cette question de la prétendue dégénérescence des variétés, à laquelle, pour mon compte, je ne crois point, est d'ailleurs intimement liée à celle de leur origine. Van Mons, et avec lui Poiteau, supposaient que toutes les races de Poiriers descendaient d'une espèce primitive unique profondément modifiée par la culture et par les hasards des sols et des climats divers. A l'encontre de cette hypothèse, un botaniste lyonnais, M. Jordan, en a formulé une autre. Frappé de la persistance des particularités de forme considérées jusqu'à ce jour comme simples caractères de variété, l'auteur applique aux arbres fruitiers la théorie qu'il s'est faite relativement au règne végétal tout entier, dont les espèces, suivant sa manière de voir, seraient au moins trois fois plus nombreuses que les botanistes ne le supposent. « On peut établir, dit ce savant observateur, comme « une règle sujette à très-peu d'exceptions, que toutes les variétés « qui sont susceptibles de se reproduire de leurs graines, et dont le « commerce se fait par graines, sont autant de vraies espèces pour- « vues dans leurs divers organes de caractères essentiels de forme, « indépendamment des qualités qui les font rechercher (1). » Ainsi toutes nos variétés actuelles, dès qu'elles se reproduisent par la voie des semis, constituent autant d'espèces sorties de toutes pièces des mains de la nature et restées depuis lors telles que nous les voyons aujourd'hui; chacune d'elles aurait eu sa création à part et

(1) Jordan. *De l'origine des diverses variétés ou espèces d'arbres fruitiers*. In-8°, Paris, 1853, p. 56.

aurait été, dès le principe, enchaînée dans une immuabilité absolue.

Dans mon opinion, ces deux hypothèses sont également exagérées, et je crois que la vérité se trouve à une égale distance de l'une et de l'autre. Il me paraît incontestable que nos arbres fruitiers ainsi que nos arbres forestiers, si variés de formes et d'aspect, si différents aussi par la qualité de leurs produits, se rattachent, comme d'ailleurs la plupart de nos végétaux et de nos animaux domestiques, à plusieurs espèces déjà distinctes, quoique voisines, à l'époque reculée où les hommes entreprirent de les assujettir à la culture; mais je crois en même temps que, par le fait même de cette culture, chaque espèce naturelle s'est subdivisée en races ou variétés, phénomènes qui se produisent encore de nos jours. Au total, j'inclinerais à adopter l'hypothèse émise par M. Naudin (1), d'après laquelle tous les êtres analogues dans chacun des deux règnes du monde organique auraient puisé leurs caractères communs dans une origine commune. Primitivement, la nature n'aurait créé qu'une seule forme de Poirier, d'où elle en aurait successivement tiré d'autres pour les approprier aux exigences variées des temps et des lieux; nos légumes, la plupart de nos arbres fruitiers et de nos essences forestières seraient autant d'exemples. La nature aurait ainsi divisé une espèce principale en espèces secondaires qui, elles-mêmes, soumises à l'action modificatrice de la culture, et conservant encore un reste de la plasticité primordiale, seraient devenues les souches de nos races ou variétés actuelles, toujours plus multipliées avec les siècles, mais toujours aussi distinctes et aussi incapables de se changer les unes dans les autres, qu'une espèce proprement dite, un genre, une famille même, sont incapables de se transformer en d'autres espèces, d'autres genres, d'autres familles (2).

De l'ignorance où nous sommes des divers degrés de parenté qu'ont entre elles les espèces fruitières est résultée la plus complète anarchie dans leur classification et leur nomenclature, et, par suite, la plus déplorable confusion dans la pratique de cette branche importante de l'Agriculture. Depuis longtemps on sent le besoin de re-

(1) *Revue horticole*, 1852, p. 402. *Considérations philosophiques sur l'espèce*.

(2) De Candolle, *Phys. végét.*, p. 696 et seq.

médier à un pareil état de choses, et quelques efforts ont été tentés pour atteindre ce but. Ces efforts sont restés à peu près stériles, parce que ceux qui en ont entrepris la tâche se sont laissé entraîner par la routine, sans oser rompre avec les anciennes traditions, ou se sont bornés à copier les livres de leurs prédécesseurs, en y ajoutant souvent des erreurs nouvelles.

Toutes ces considérations m'ont enhardi à entreprendre la tâche où d'autres ont échoué avant moi ; mais pour obtenir un meilleur résultat, j'ai adopté des moyens tout différents : j'ai eu plus souvent recours à l'observation des choses qu'à l'autorité des livres. Je ne prétends pas pour cela être à l'abri de l'erreur ; mais j'ai l'espoir qu'en suivant de plus près la nature, j'approcherai davantage de la vérité, et c'est pour éclairer mes pas que j'ai fait au Muséum de nombreuses expériences.

Sans me dissimuler les difficultés de l'entreprise, et sans prétendre ne laisser plus rien à faire à mes successeurs, j'ai tenté du moins de jeter quelque lumière sur un sujet dont l'utilité est chaque jour mieux appréciée. J'ai eu principalement en vue de débrouiller la nomenclature de nos espèces fruitières, dont la confusion est une source perpétuelle d'erreurs, de falsifications dans le commerce des arbres à fruits et de mécomptes pour l'acheteur.

L'ouvrage que je livre aujourd'hui à la publicité a été commencé en 1847 ; il est le résultat de huit années de recherches et d'observations. J'ai limité mon travail aux espèces et aux variétés cultivées au Muséum, parce que ce sont les seules qui me soient bien connues et dont j'aie pu observer avec suite la végétation, les fleurs et les fruits. En prenant ce parti, j'ai encore l'avantage de donner à ceux qui ne trouveraient pas mes descriptions suffisantes le moyen de faire cesser leurs doutes, en observant par eux-mêmes, et à l'aide des greffes qui leur seraient remises, les types mêmes de ces descriptions fidèlement conservés au Muséum. Quant aux lacunes que cette méthode pourra laisser dans mon travail, elles seront peu considérables et se combleront, je l'espère, avec le temps, car je m'efforce, depuis que cette partie de la culture du Muséum est sous ma direction, de la compléter autant que possible en lui procurant les types qui lui manquent.

Tel qu'il est déjà, le *Jardin fruitier du Muséum* est un des plus

la diversité de lieux ; mais ce qui l'a augmenté de la manière la plus déplorable, c'est la fatale idée qu'ont eue la plupart des pépiniéristes d'adopter, pour des espèces sans analogie entre elles, des dénominations communes, véritables noms génériques qui font supposer des affinités qui n'existent pas. Telles sont, par exemple, celles de *Beurre*, *Colmar*, *Bergamote*, etc., groupes formés de variétés différentes de forme, de couleur et de saveur, qu'une classification vraiment naturelle rejettera bien loin les unes des autres dans des groupes basés sur de tout autres principes. Je n'ai pas trouvé de meilleur moyen, pour remédier à un mal qui menace de grandir indéfiniment, que la suppression absolue de ces noms génériques, malgré l'habitude prise et le respect qu'en professe instinctivement pour une routine invétérée. Je coupe court d'une manière tout aussi radicale à l'inconvénient de la pluralité des noms, en ne conservant que celui qui a été adopté au Muséum. J'aurai soin toutefois de donner à la fin de l'ouvrage, et sous forme de table analytique, une synonymie rigoureuse à l'aide de laquelle il sera facile à chacun de retrouver, avec une dénomination quelconque, l'espèce ou la variété dont je parlerai sous un autre nom.

Le couronnement de mon travail sera un essai de classification rationnelle, c'est-à-dire fondée sur les affinités naturelles, autant que je pourrai les saisir en faisant appel à mes habitudes de recherches botaniques. Je crois, en effet, que c'est dans la nature même, et non dans des considérations purement horticoles ou commerciales, qu'il faut aller chercher les principes qui doivent présider à un nouvel arrangement méthodique. Ce ne sera toutefois qu'un essai, parce que, dans l'état actuel de nos connaissances, il me semble impossible d'arriver à une classification définitive. Pour qu'elle fût parfaite, il faudrait posséder tous les types sauvages d'où sont dérivées nos variétés cultivées. Or, il existe déjà de grandes difficultés pour rattacher d'une manière probable à nos espèces indigènes une faible partie de ces variétés ; à plus forte raison s'en présente-t-il lorsqu'il s'agit de retrouver l'origine de celles qui nous sont venues de pays éloignés, et en particulier de l'Orient, à des époques plus ou moins reculées. Ajoutons à ces causes d'obscurité, que nous ne connaissons pas davantage les limites dans lesquelles peuvent varier les groupes que nous qualifions d'espèces, souvent d'une manière purement

théorique. Afin donc de ne pas présenter mes idées sous une forme dogmatique et de ne pas arrêter les recherches de ceux qui pourraient avoir plus que moi le sentiment des affinités, je ne donnerai ma classification que comme provisoire, laissant à chacun la liberté d'adopter telle ou telle autre méthode qu'il jugera plus naturelle ou plus commode pour l'usage.

Le format in-folio est encore fréquemment adopté aujourd'hui pour les monographies d'arbres fruitiers; mais comme son prix élevé le rend inaccessible à la plupart des amateurs et des jardiniers, j'ai cru devoir lui préférer le grand format in-octavo, beaucoup moins cher et bien suffisant d'ailleurs pour contenir mes dessins. Chaque planche sera accompagnée de son texte, mais ces planches resteront indépendantes les unes des autres, afin de pouvoir être classées par chacun dans l'ordre qui lui conviendra.

ESSAI POMOLOGIQUE (1)

Des observations faites dans la pépinière de la Fidélité, à Bruxelles, avec la description de diverses variétés nouvelles de pommes et de poires qui y ont été obtenues,

Par M. Van Mons.

Le grand nombre d'observations nouvelles, qu'une culture assidue nous a fournies dans notre pépinière de la *Fidélité*, nous permet de donner à nos lecteurs la description des variétés de fruits que nous avons obtenues de nos semis, et des procédés nécessaires, soit pour conserver ces variétés nouvelles, soit pour en procurer encore.

Plusieurs milliers de pieds d'arbres semés par nous dans un terrain de deux bonniers (2 hect. et 74 ares), situés dans la ville même de Bruxelles, ont servi de bases à nos observations.

Jusqu'à ce que nous eussions obtenu les variétés nouvelles qui feront le sujet de ces essais pomologiques, nous semions les pépins des variétés anciennement connues, et qui furent souvent décrites par les pomologistes et les cultivateurs. Nos succès n'étaient pas heureux; sur cent pieds en rapport, à peine obtenions-nous un bon fruit, digne de remplacer la variété qui en avait fourni la semence.

(1) *Annales générales des sciences physiques*, Bruxelles, 1819, vol. 2, p. 51.

tition des mêmes noms, l'on fait descendre des Grecs et des Romains, et dont aucune n'a sûrement au delà de trois siècles d'existence, sont la plupart courbées sous les infirmités de l'âge, épuisées dans leur rapport et malades dans leur bois comme dans leur fruit. A moins d'être ranimées par une saison chaude ou par leur adossement au mur, leur fruit, lorsqu'elles en rapportent et qu'il ne tombe pas piqué des vers, est sans qualité, fade, fibreux, ligneux, graveleux, tacheté, gercé, et leur bois, qui s'aôte mal, se déchire, se fend, se carie et meurt sous la dent des larves d'insectes qui le trouvent en tous sens.

Aucune de ces infirmités ni autre quelconque n'attaque les espèces renouvelées; la santé qui brille sur toute leur habitude les met en état de résister à toutes les saisons et même aux mauvais traitements. Régularité de formes, rapport sans alterner, fruits sans défauts, inattaquables aux vers et indifférents aux intempéries de l'atmosphère, tels ils sont pendant le premier siècle de leur existence; ils déclinent ensuite et deviennent à leur tour décrépits.

Les connaisseurs qui ont visité notre établissement ont souvent cru que l'état prospère de nos arbres provenait de la bonté de notre terrain; mais nous leur avons montré que les variétés anciennes étaient chez nous aussi malades qu'ailleurs. La seule chose qui peut influencer sur la rapide croissance de nos arbres, c'est peut-être qu'ils ne sont pas mutilés par une taille pratiquée hors de saison ou trop souvent mal entendue.

Il est possible que les défauts que nous attribuons aux anciennes variétés paraissent exagérés sous des climats plus méridionaux que le nôtre; mais, en revanche, ils paraîtront au-dessous de la réalité pour l'Angleterre et les climats plus septentrionaux.

Que doit-on penser, d'après ces faits, de tous ces remèdes imaginés péniblement pour être appliqués à des maux qui, ayant pour cause les infirmités de l'âge et de la dégradation, sont par là même sans espoir de guérison? Il n'est pas plus possible de rajeunir un arbre qu'un homme; le tenter c'est chercher l'impossible et négliger le seul véritable remède: l'extirpation de l'espèce malade.

Il ne faut pas confondre l'âge d'un arbre de greffe avec celui d'une variété obtenue par le semis, laquelle date du moment de sa procréation. Un arbre de greffe reste jeune aussi longtemps que sa va-

toute taille superflue, lui laisser sa forme et la préserver ainsi des maladies et d'une décrépitude précoce. Nous décrirons ailleurs la conduite que, dans cette vue, nous avons suivie pour l'éducation de chaque espèce d'arbres fruitiers.

Nous ne dirons rien de plus ici des autres principes sur lesquels ont été basées des expériences qui nous ont conduit à des résultats si avantageux; l'occasion de les exposer dans leur application se présentera fréquemment dans nos descriptions. Alors nous ferons connaître l'aspect que doit avoir un pied qui promet de bons fruits et celui qu'aura chaque variété que nous décrirons. Le précepte se trouvera ainsi placé à la suite de l'expérience qui, d'avance, l'aura confirmé. Nous détaillerons quels ont été son port, son bois, son feuillage, ses yeux, le mode de sa croissance et la force de son développement, et nous tâcherons, à force d'exemples, de transmettre à nos lecteurs ce coup d'œil de choix qui ne nous permet plus de nous tromper sur les espérances que, d'après sa forme, un pied venu de graine doit faire concevoir.

Nous nous contenterons ici de dire que le Poirier a une croissance rapide, une force assez grande pour soutenir sa tige et bien porter son bois, des épines rares, longues et garnies d'yeux; des feuilles fortes, plutôt longues que rondes, et foncées en couleur; des yeux saillants qui se gonflent de bonne heure pour fleurir; des lambourdes le long de la tige; des bourgeons poussant à fruit, dès la seconde année, les yeux qui les bordent. Son bois est cassant, mais bien nourri; son écorce lisse, fait saillie au point d'insertion de ses yeux et leur prête en quelque sorte un support. Un bois gros et se gonflant aux bouts, des feuilles nombreuses, tendres et larges, pâles en couleur et douces au toucher, des yeux mal serrés, parallèles avec les bourgeons, absolument sans épines, fructifiant d'abord sur des lambourdes rapprochées de la tige, présagent toujours un fruit d'été, pyriforme, petit, jaunissant avant de mûrir, ayant une chair musquée, fade et qui ne prend pas même assez de force pour blétir: voilà la sorte de Poire que, dans le principe de nos essais, nous avons le plus fréquemment obtenue. Il y a toutefois des exceptions nombreuses à la règle que nous venons d'exposer, et nous avons trois très-bons et très-gros fruits dont les arbres montrent les caractères que nous venons de détailler.

bois. Nous les avons rencontrés avec plusieurs autres, tous dans l'état sauvage, et réunis en un groupe de jeunes plants que nous avons enlevés sur le terrain d'un bois coupé l'hiver précédent.

Quel peut être dans les plantes le premier mobile de la variation? Est-ce, comme on le croit, le mélange des pollens? Mais si ce mélange avait lieu si facilement, quelle est la sous-espèce sauvage qui aurait pu se conserver pure? Cette fécondation n'a-t-elle lieu qu'entre des sous-espèces qui ont déjà varié, ou, pour mieux dire, entre les variétés de ces sous-espèces? Mais alors d'où serait provenue la première variation? Nous croyons pouvoir lui assigner une origine probable dans la manière dont s'écarte de l'état de nature toute plante qui, se multipliant par la double voie des semis et des boutures, est renouvelée de graine dans un climat où son espèce n'est pas indigène.

Si dès le second semis elle éprouve la première atteinte de variation, laquelle, par des semis subséquents, s'augmente soit dans son pays natal, soit dans celui où la variation a pris naissance, soit enfin dans tout autre, qu'elle y soit exotique ou indigène, c'est un pas vers l'abâtardissement dont elle ne peut plus revenir et dans lequel elle persévère en croissant dans les bois ou cultivée dans les jardins.

Il peut arriver, surtout avec de la graine d'anciennes variétés, qu'un pépin ou un noyau produise des fruits qui ne soient en rien supérieurs à leurs pareils venus dans les bois; mais la graine de ces variétés peut donner des fruits parfaits, tandis que, par notre expérience, le quatrième semis de graines récoltées sur des Poiriers et des Pommiers dans les bois, s'est reproduit identique avec l'espèce primitive et sans avoir le moins du monde varié de forme, de volume ou de saveur, malgré le régime de plantation et de taille auquel les pieds ont été soumis dans le terrain le mieux approprié.

Le seul changement qu'ils aient subi, et cela dès leur premier renouvellement, a été que leurs racines, de traçantes qu'elles étaient dans l'état de nature, sont devenues pivotantes, ce qui est un résultat nécessaire de leur propagation par le semis.

Nous avons eu pour but, dans nos recherches, la régénération des anciennes variétés de fruits, et pour encouragements les succès obtenus avant nous par les cultivateurs de Mons.

Les anciennes variétés que, si gratuitement et à l'aide de la répé-

Avertis par des résultats très-différents, obtenus à Mons, où des fruits de premier renouvellement étaient déjà généralement cultivés, nous observâmes qu'un semis de roses, fait avec les graines des plus belles variétés anciennes, n'avait produit que des fleurs simples ou médiocres; tandis qu'un autre semis de roses, fait avec des graines d'autres variétés de roses médiocres, mais nouvelles, produisit des fleurs merveilleuses, qui toutes furent doubles. Conduits par l'analogie, nous sentîmes que dans les Pommes, les Poires et les fruits à noyaux, lesquels, dans l'ordre naturel, et même dans le système sexuel ont une certaine parenté avec les Roses, il fallait suivre le procédé indiqué par la nature même; nous ne semâmes donc plus que des pépins et des noyaux nouveaux, ceux-ci fussent-ils de qualité inférieure, et la préférence que nous donnâmes à ces fruits inférieurs sur les anciens bons fruits fut amplement récompensée. Le résultat fut qu'à la quatrième année, et au plus tard à la cinquième, la plupart de nos pousses marquèrent et généralement par de très-bons fruits.

Nous primes alors leur graine que nous semâmes, et dont nous piquâmes les jeunes plants en place, immédiatement après qu'ils eurent germé et en pinçant le pivot ou maîtresse racine; plusieurs individus célébrèrent leurs noces et rapportèrent des fruits dès la troisième année; d'autres furent plus tardifs, mais ne se firent pas longtemps attendre: il en est cependant qui, au bout de neuf ans, n'ont pas encore donné des fruits.

Nous avons remarqué que les individus tardifs donnent généralement des fruits d'hiver dont la plupart sont fort bons.

Nous avons obtenu de ce premier résultat un assez grand nombre de pépins pour suffire à nos semis, encore qu'ils fussent fort étendus. De ce qui est résulté du second semis, nous avons déjà recueilli des fruits de première et de seconde qualité, en nombre égal, peu de médiocres, et pas un décidément mauvais.

Maintenant les arbres provenus des meilleurs fruits de la seconde procréation, âgés de quatre ans, se mettent successivement en rapport, et ne produisent absolument que des fruits du premier rang, ayant la chair la plus délicate et le parfum le plus fin. En goûtant ceux de ces fruits qui ont mûri cette année, nous en avons déjà pu numérotter près de trois cents, comme utiles à propager, et qu'on peut

complets qui existent en France et incontestablement un des mieux entretenus. Le soin en a été confié à un des plus habiles horticulteurs de Paris, M. Cappe, et les amateurs ou pépiniéristes en grand nombre, qui viennent y chercher des conseils et des greffes, sont unanimes à reconnaître que la presque totalité des arbres qui le composent sont des modèles parfaits de conduite et de taille. La France est plus qu'un autre pays la patrie des bons fruits, et il était digne de notre grand établissement national de réunir, pour favoriser l'étude des arbres fruitiers, les richesses que la Providence a si libéralement réparties à notre sol et à notre climat.

La création de ce verger-école date de 1792, c'est-à-dire de l'époque où le célèbre jardin fruitier des Chartreux ayant été aboli par un décret de la Convention, deux individus de chaque espèce ou variété d'arbres dont il était formé furent transportés au Muséum. Ainsi, ce qui fut un malheur privé devint la source d'une institution publique qui devait rendre d'immenses services. Cette collection s'est ensuite successivement accrue par les soins des professeurs illustres qui m'ont précédé. Elle est si vaste aujourd'hui que le seul genre des Poiriers, première et principale partie de mon travail, y figure pour près de trois cents variétés. Ce qui ajoute encore à l'importance de cette collection, c'est qu'elle a conservé la plupart des types décrits par DuRoi ainsi que ceux qui ont été figurés plus récemment dans les ouvrages de notre savant et regrettable confrère M. Poiteau.

La première, et je dirais presque la seule condition que j'aie cru devoir m'imposer dans la composition de ce travail, a été la description et la représentation, aussi fidèles que possible, des espèces et variétés connues par la généralité des praticiens. Ce n'était pas assez de les décrire, même avec des détails minutieux, j'ai voulu parler aux yeux autant qu'à l'intelligence par des dessins coloriés avec le plus grand soin, représentant les fruits entiers et coupés ; et, comme dans ma conviction, les fleurs et les feuilles fournissent souvent de bons caractères distinctifs, j'y ai joint la description de ces organes, ainsi que la figure de jeunes rameaux des arbres auxquels appartiennent les fruits représentés.

La nomenclature, toujours faite au hasard et sans principes arrêtés de classification, est devenue un chaos. C'était déjà un grand mal que la multiplicité des noms appliqués à une même espèce suivant

L'Abricotier présageant un bon fruit, doit avoir le bois bien nourri, brun-pourpre sur le devant, vert-pâle sur le derrière, pas très-couvert de rugosités, des yeux gros se doublant en cœur, des feuilles luisantes, d'un vert jaunâtre plutôt que bleuâtre, et allongées au lieu d'être arrondies, point planes mais frangées, à grosses nervures, rouges et poussant du bois fort jusqu'au moment de rapporter.

La Cerise, pour être bonne, doit être particulièrement cultivée dans sa végétation, et quelle qu'en soit la sous-espèce, elle doit être en rapport avec sa pareille domestique. La Guigne rouge de nos bois que j'ai souvent renouvelée sans avoir pu la faire varier, grossit cependant un peu par la culture, mais seulement dans ses premiers rapports. Ce serait la meilleure des Cerises, si elle joignait les avantages du volume aux bonnes qualités de son eau.

Tout Prunier de noyau ayant un aspect domestique, que son écorce ait ou non du duvet et qu'elle soit grise, pourpre, verte ou bleue, peut être interrogé sur son fruit par un premier rapport. La Prune n'est pas très-sujette à varier; car jusqu'à la *Reine-Claude*, elle se reproduit identique comme si primitivement elle avait été extraite de nos bois ou trouvée dans nos haies.

Si les essais d'amélioration des fruits par les semis étaient généralement pratiqués, ils cesseraient bientôt d'être des essais; car des fruits médiocres ne seraient plus longtemps produits. Les fruits anciens disparaîtraient à mesure qu'ils seraient généralement remplacés par leurs pareils ou par ceux qui leur seraient supérieurs. Ce remplacement serait rapide par la comparaison des arbres et de leur rapport, et ne demanderait pas même d'encouragement ni de conseils chez les personnes qui cultiveraient pour leur propre usage; mais pour les gens de la campagne qui ne font presque aucune attention à leurs fruits, et qui dans la vente, surtout des Poires, ne trouvent pas une assez grande différence de prix pour remplacer ou dégreffer les pieds rapportant des mauvaises qualités, on pourrait indiquer un jardin appartenant à l'administration, dans lequel ils pourraient à bas prix se procurer des pieds, ou *gratis* des greffes des meilleures sortes en tous les genres, et d'une époque de maturité à leur choix. Une ordonnance de police, qui n'aurait son exécution que quelques années plus tard, établirait des mesures d'inspection sur les qualités des fruits qui paraîtraient aux marchés.

rigoureuses, et n'épuisant jamais l'arbre qui s'en charge. Telles sont nos Paires de troisième semis.

Les Pommes ne leur cèdent en rien. Elles se rapportent le plus communément à la Reinette ou à la Calville ; leur couleur est presque toujours aussi vive que leur forme est agréable, et leur chair tendre, et cassante à la fois, est tellement fine que souvent on lui trouve le fondant de la Poire, outre le parfum particulier des espèces respectives dont elles sont les plus voisines. La Pomme de pépin est d'ailleurs toujours en rapport, et à moins d'appartenir à quelque variété particulière, l'arbre se charge de beaux fruits, aussi nombreux que le sont les plus petites espèces, reconnues en général et de tout temps pour les plus fécondes, et que les arbres arqués, dont la fécondité fait souvent dégénérer la qualité.

Nous remarquerons à ce sujet, que les insectes sont peu friands des nouvelles variétés, soit que la saveur de leurs bourgeons ou de leurs fruits ne soit pas encore familière aux espèces qui dévastent les anciens vergers, soit que l'exposition de la pépinière de trente à quarante mille pieds, où je les ai obtenues, ne leur convienne pas. Les oiseaux eux-mêmes, qui se nourrissent de ces insectes, ne trouvant pas une nourriture suffisante dans nos arbres de la plus belle venue, semblent éviter la pépinière de la *Fidélité*, toute voisine qu'elle est de la campagne. Ils trouveraient, cependant, des abris pour chanter leur amour, et construire leurs nids, dans les branches de Calvilles et de Reinettes venues de pépin, et qui, en dépit de l'opinion vulgaire, sont parvenues en moins de six ans et en plein vent à l'élévation des pommiers les plus forts qu'on est habitué à voir dans les anciens vergers.

Nous n'avons pas fait des essais aussi suivis sur le renouvellement de l'Abricot, de la Cerise et de la Pêche ; cependant le petit nombre de résultats que nous avons obtenus a été singulièrement heureux, et nous avons pu, par une quarantaine de procréations nouvelles, détruire le préjugé que l'Abricot de noyau ne marquait presque toujours que par de petits fruits ronds et musqués. Tous ceux que nous avons vu fructifier étaient gros, oblongs, non musqués et à petits noyaux, comme les Pêches récemment renouvelées, et ayant à peu près tous l'avantage, si désirable pour ce fruit, de mûrir de bonne heure.

Nous devons cependant dire que, plus on avance en répétitions de renouvellement, moins la variété est tranchante et moins la forme et le goût diffèrent.

Nous avons fait la même remarque à l'égard du Rosier. Il a encore cela de commun avec les arbres à fruits, que plus les pieds sur lesquels on récolte la graine ont été souvent renouvelés par le semis, plus la floraison est avancée, et quelquefois elle commence dès la seconde année.

Des Pêches, des Abricots et des Cerises provenant d'un troisième renouvellement ont rapporté dès la troisième année, tandis que le rapport le plus ordinaire du Poirier et du Pommier de semblable renouvellement n'a lieu qu'au bout de quatre ans.

Le besoin de se reproduire de graines semble, chez les fruits souvent renouvelés, se faire sentir d'autant plus fortement que, par ce renouvellement, ils s'éloignent davantage de l'état de nature, comme si leur existence devenait plus éventuelle en raison de ce que leurs fruits sont plus perfectionnés, et que la délicatesse de forme et de goût ne leur était acquise qu'aux dépens de la durée de leur vie. Nous avons remarqué que le pépin et l'amande, qui sont avortés dans les anciennes variétés précoces, viennent à terme dans les variétés nouvelles précoces.

Nous ne pouvons pas encore prononcer sur leur longévité, quoique leur fertilité avancée et soutenue ne semble nullement ralentir leur végétation. Lors même, contre toute probabilité, que leur existence serait moins longue, la facilité de les remplacer par des pieds greffés de leur espèce ou par d'autres bonnes variétés des semis, rend cet inconvénient presque nul.

En disant que pour le fréquent renouvellement d'un fruit, la variation devient moins prononcée, nous n'entendons pas que les espèces acquièrent plus de disposition à se reproduire identiques; nous croyons plutôt le contraire.

D'après notre longue expérience, le pépin d'une Calebasse produira plutôt un Bon-Chrétien, le pépin d'une Bergamote un Doyenné, le pépin d'un Doyenné un Rousselet, et *vice versa*, que les analogues des sous-espèces.

Nous nommons sous-espèces les Poires auxquelles ces noms se rapportent, parce que les types de leurs formes se trouvent dans les

considérer comme devant fournir le plus bel ornement de nos tables.

La graine de ce troisième renouvellement, récoltée seulement sur les fruits de premier rang, qui sera confiée à la terre cette année, ne donnera, nous en pouvons répondre, que des fruits aussi parfaits, que leurs types, et peut-être encore supérieurs.

C'est principalement dans les Pommes et dans les Pêches, que nous avons obtenu des premières qualités, avec la certitude qu'il n'y peut succéder que des qualités supérieures. Il suffit de confier à la terre des noyaux ou des pépins de troisième renouvellement, pour être certains d'avance d'avoir des fruits bons et beaux ; de sorte qu'il devient désormais superflu de multiplier par la greffe ou par écusson les deux espèces d'arbres qui donnent ces fruits, et dont nous avons obtenu de si précieuses variétés par le semis. Les pieds provenus de graine rapportent en outre plus tôt, plus abondamment, et avec moins de chance de non succès que les greffes, outre qu'ils croissent plus vite que celles-ci, dans le rapport de dix ans à onze.

Ce perfectionnement aura-t-il des bornes, ou s'étendra-t-il à l'infini ? Nous ne prononcerons pas sur cette question ; toutefois, il est présumable que nous avons atteint le degré qu'il serait impossible d'outrepasser, car les espèces ont leurs limites, que l'art ne saurait franchir.

D'ailleurs, que peut-on désirer de mieux que des Pêches, plus belles, plus délicates, plus savoureuses, provenues du troisième semis, et qui sont prodiguées avec la même abondance par les rameaux qui les produisent, soit que ceux-ci se trouvent abandonnés en plein vent, soit qu'on les adosse à des murs ?

Quant aux Poires, celles où nous croyons que la nature secondée par l'art paraît devoir s'arrêter, présentent des qualités telles qu'il est impossible d'en imaginer de supérieures ; leurs nombreuses espèces offrent un volume considérable, une délicatesse exquise, une chair beurrée, fondante, imprégnée d'une eau parfumée, demicassante, mûrissant dans toutes les saisons, exempte de ces corps graveleux qui rendent la plupart des vieilles variétés désagréables, exemptes de gerçures et de la piqure des larves d'insectes, indifférentes sur le sol auquel on les confie, ne redoutant ni l'humidité, ni la sécheresse, résistant aux gelées tardives quand elles ne sont pas

Le Pommier, même de premier renouvellement, n'a besoin que d'être sans épines pour donner sûrement un bon fruit. On connaît aisément au caractère de son bois et à la forme de sa feuille, de quelle sous-espèce son fruit sera le plus rapproché. Il suffit que de loin on ne puisse le confondre avec le prunier noir des haies, pour le laisser avec confiance fructifier. L'ensemble de l'habitude est même si indicatif dans le Pommier de graine, que nous avons souvent fait choix pour les gens de la campagne qui, afin d'éviter l'embarras du triage, ne cultivent que le *Court-pendu* et la *Belle fleur*, de pieds annonçant ces sous-espèces, sans jamais nous être trompés. Cependant elles se reproduisent le plus rarement. Nous avons dit que le Pommier de troisième renouvellement ne donne plus de fruits médiocres : il a seulement encore le défaut de donner quelquefois des fruits trop doux.

Le Pêcher de semis ressemble moins à la Pêche des vignobles dite à *vin* qu'à toute autre : ses feuilles doivent être larges et planes, à marges saillantes et bordées de dents en scie, profondes, assez petites ; son tronc doit se soutenir dès la troisième année. Son aspect général, si ce n'est pas un Brugnon (lequel provient de la Pêche comme la Pêche provient du Brugnon), doit le plus possible s'éloigner de l'Amandier, et ne pas avoir le vert bleuâtre pâle de celui-ci, ni sa feuille étroite. Un bon caractère est d'avoir la moelle jaune. Toutefois ces diverses indications favorables ne se manifestent souvent que l'année qui précède le rapport ; je dois aussi dire qu'une seule fois, et dans mes premiers semis, j'ai obtenu une Pêche vraiment sauvage, ressemblant à un fruit d'Amandier. Elle avait, pour toute chair, une peau épaisse de trois lignes, amère, sentant fortement la feuille du Pêcher, et couverte d'un duvet épais d'un demi-pouce et qui ressemblait à de la moisissure. J'ai supprimé ce pied à son second rapport et j'en ai été depuis bien fâché. Je m'attendais à en obtenir trop souvent de pareils, mais je me suis étrangement trompé. J'aurais dû planter ses noyaux pour voir ce qu'ils auraient produit ; les autres noyaux d'un pied qui a donné cette variété ont produit de très-bons fruits. Un pareil fruit est un écart pour les espèces domestiques, comme la variation est un écart pour les espèces sauvages ; avec la différence que du dernier l'espèce ne peut plus revenir. Le quatrième renouvellement de la pêche ne donne plus que des fruits exquis.

riété, et si le pied-mère d'une variété pouvait vivre trois siècles, il ne serait pas moins sain que les jeunes pieds portant de ses greffes; il le serait peut-être davantage, car ces espèces se détériorent et tombent en décrépitude à mesure qu'on les transporte sur des pieds étrangers, et particulièrement sur ceux dont l'espèce les force de rester nains.

Les variétés les mieux portantes et qui, dans l'activité de leur végétation, sont transportées sur des sujets décrépits, risquent de devenir malades dès leur premier placement sur ces sortes de pieds.

Nous pourrions citer un grand nombre de variétés qui sont dans ce cas et chez lesquelles le retour sur des pieds de leur espèce ne corrige plus les défauts.

Nos recherches ont eu pour résultat d'introduire dans un pays de tout temps renommé pour la culture des arbres fruitiers, un grand nombre de variétés nouvelles de qualité supérieure et qui puissent successivement remplacer les variétés anciennes, lesquelles, à cause de leurs nombreux défauts, ne sauraient assez tôt être condamnées et détruites. Le dernier numéro que nous avons attaché à nos nouvelles Poires seulement portait à 2588 le nombre des fruits jugés. Nous avons un moindre nombre de Pommes nouvelles.

Ces résultats nous paraissent peut-être d'autant plus importants qu'une Académie célèbre couronna, il n'y a encore que peu d'années, deux mémoires dans lesquels la possibilité d'obtenir de bons fruits de pépins et de noyaux était sinon formellement niée, du moins fortement révoquée en doute et considérée comme devant être le résultat du plus heureux hasard.

Une autre académie, celle de Harlem, répétant en quelque sorte la même question, mais ne mettant pas en problème la possibilité d'obtenir de bons fruits de semis, voulut savoir ce que l'on connaissait à l'égard de la procréation par cette voie, et elle proposa, comme second membre de sa question, comment on peut propager sans altération de leur qualité les fruits ainsi obtenus?

Nous répondrons à ce second membre de la question que, pour conserver longtemps pure et sans autre changement que celui qui dépend de l'influence du pied une variété obtenue de graine, on ne doit greffer cette variété que sur sa propre espèce; qu'on doit l'élever sans contrainte, peu ou point la gouverner par l'art, l'exempter de

Alors, les fruits anciens ayant disparu, ou les meilleurs d'entre eux n'étant plus cultivés que chez des particuliers, on ne sèmerait généralement que la graine de variétés renouvelées, et l'on prendrait par instinct les dernières graines qui donneraient des résultats de plus en plus parfaits, jusqu'à ce que le pied semé donnât un fruit désirable aussi sûrement que le pied greffé.

Mais jusqu'alors, dira-t-on, que fera des procréations de moindre valeur celui qui ne cultive qu'en petit ? Il greffera ou écussonnera d'autres bons fruits nouveaux sur les pieds qui n'auront pas donné des qualités exquisés. Il n'aura rien perdu, mais beaucoup gagné dans cette pratique ; car un pied non greffé devançant en rapidité de croissance l'arbre greffé dans le rapport de onze à un et la greffe ou l'écusson sur un arbre fait rapportant toujours sûrement à la seconde année, il entrera, dans le même rapport, plutôt en jouissance, il aura un pied beaucoup plus sain, et l'avantage pour la Pêche et l'abricot, de placer ces fruits sur des sujets de leur espèce, ce qui, au grand détriment des bonnes variétés, ne s'est encore que très-peu pratiqué jusqu'ici. »

RAPPORTS.

SUR L'EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE

du département d'Eure-et-Loir, à Chartres,

par M. le comte A. DE REVERSEAUX.

MESSIEURS,

D'après la demande de juré adressée par la Société d'horticulture du département d'Eure-et-Loir, la Société Impériale et centrale m'ayant confié l'honneur de la représenter, je viens vous rendre compte succinctement de ce qui m'a le plus particulièrement frappé dans l'exposition chartraine.

Cette exposition s'est ouverte le 10 mai, place du Châtelet, à Chartres, sous une tente dressée avec une élégante simplicité ; l'intérieur était disposé avec beaucoup de goût et de coquetterie et de manière à ce que tous les objets exposés fussent présentés sous leur jour le plus favorable ; au fond, en face de la porte d'entrée, un rocher artistement construit produisait un effet très-pittoresque.